

Bulletin d'histoire politique

Le hockey est-il naturellement canadien ? Pour un débat sur le hockey et l'identité nationale

Emmanuel Lapierre



Volume 22, numéro 2, hiver 2014

Le hockey Canada-URSS : aspects politiques d'une rivalité sportive

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1021990ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1021990ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, E. (2014). Le hockey est-il naturellement canadien ? Pour un débat sur le hockey et l'identité nationale. *Bulletin d'histoire politique*, 22(2), 92–110. <https://doi.org/10.7202/1021990ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le hockey est-il naturellement canadien ? Pour un débat sur le hockey et l'identité nationale

EMMANUEL LAPIERRE

Professeur au Conservatoire Lasalle

Hockey, hockey is our game. But really it's much more than just a game. It's a passion that brings us altogether. On frozen ponds, at the community rink, and in our living rooms. (...) It's in our dreams, in every postgame celebration, it's in the street everytime your friend yells «car!». In every rink accross the country. It's in our hearts. (...) Tim Hortons celebrates hockey that brings together all Canadians.

SIDNEY CROSBY

En 2010, la compagnie Tim Horton's lançait une vaste campagne publicitaire à travers le Canada ayant pour slogan «Celebrating everyday canadian moments, those moments that bring us altogether». Le texte de l'une de ces publicités a été lu par la vedette de hockey Sidney Crosby dans une annonce télévisée. Il s'appuyait sur l'idée selon laquelle le hockey serait «en nous» grâce à l'hiver. Tous les partisans rivés devant leur écran ou les enfants s'amusant en solitaires sur une patinoire extérieure partageraient ce sentiment particulier de souffrir et d'espérer ensemble partout sur le territoire du Canada. Deux postulats se trouvent à l'origine de cette construction particulière de la nation canadienne. Le premier veut que le hockey y soit devenu le sport national grâce aux contacts fréquents et naturels que les Canadiens entretiendraient avec l'hiver. Le second découle du premier: grâce au hockey, l'unité canadienne devrait normalement s'opérer tout aussi naturellement en chacun de nous. À partir de la fin des années 1980, plusieurs historiens du sport au Canada anglais – dont, parmi les plus illustres, Gruneau et Whitson, Kidd, Macintosh, Harvey – vont remettre en question ces postulats et ouvrir un véritable débat sur la relation entre la nature, le hockey et l'édification de l'identité nationale au Canada. Au Québec, l'histoire du sport en était à ses balbutiements et le

débat n'a pas eu lieu dans les milieux de la recherche¹. Il pourrait ainsi être utile de rassembler les idées provenant des principaux historiens du sport au Canada anglais qui, sous divers angles, ont contribué à relativiser chacun à leur façon, involontairement ou directement, la relation pouvant exister entre la nature, le hockey et l'édification de l'identité canadienne jusqu'aux années 1990. L'intention est de faire connaître ce travail et de lancer le débat sur la relation entre le hockey et l'identité nationale au Québec.

La nation de l'hiver

Ce sont les travaux d'Harold Innis qui, parmi les premiers, ont suggéré que ce qui définissait les Canadiens était un environnement hostile dans lequel ils devaient survivre². Ce thème a été notamment popularisé par l'écrivaine Margaret Atwood. Dans son *Essai sur la littérature canadienne*, elle évoque l'hostilité de la nature canadienne, qui aurait sculpté l'attitude des Canadiens, leur caractère propre et distinctif, mais surtout, *commun* :

Le symbole centralisateur pour le Canada – et cette assertion se fonde sur la récurrence dans la littérature canadienne anglaise et française – est sans nul doute celui de la survivance (...). Pour les premiers explorateurs et les colons, elle représentait la simple survie face aux éléments hostiles et aux autochtones (...). Mais le mot peut aussi signifier survivre à une crise ou à un désastre. (...) Au Canada français de l'après-conquête anglaise, il s'agissait pour lui de survivre culturellement, de s'accrocher comme nation, de garder sa religion et sa langue sous un gouvernement étranger (...). Cette préoccupation de survivre est nécessairement reliée aux obstacles à cette survie. Chez les premiers écrivains, ils sont extérieurs: la terre, le climat (...)³.

Toutes les différences culturelles seraient ainsi gommées par les liens de solidarité que les Canadiens tisseraient entre eux à travers leur lutte commune pour la survie dans un environnement hostile, froid et sauvage. Ce thème de la *nation géographique* a souvent été repris pour soutenir l'idée qu'il existait bel et bien une culture canadienne. C'est ainsi que, façonné par l'hiver, le hockey aurait spontanément jailli de cet univers pour devenir *naturellement* le sport de tous les Canadiens. Plusieurs auteurs se sont alimentés de cette perspective du *hockey naturalisé* au fil des décennies pour alimenter l'imaginaire national. Le propos sera illustré par trois exemples tirés de la littérature.

L'idée selon laquelle le hockey constituerait le pilier d'une identité canadienne «naturalisée» et partagée d'un océan à l'autre se retrouve dans une multitude d'œuvres et de récits de la culture canadienne⁴. Par exemple, le célèbre poète canadien Alfred Purdy mêle la géographie canadienne aux facéties sur glace dans cet extrait du poème *Hockey Players*, inclus dans le recueil *The Cariboo Horses* paru en 1965 :

(...) We sit up there in the blues
 Bored and sleepy and suddenly three men
 Break down the ice in roaring feverish speed and
 We stand up in our seats with such a rapid pouring
Of delight exploding out of self to join them why
Theirs and our orgasm is the rocket stipend
For skating thru the smoky end boards out
Of sight and climbing up the appalachian highlands
And racing breast to breast across laurentian barrens
Over Hudson's diamond bay and down the treeless tundra where
Auroras are tubercular and awesome and
Stopping isn't feasible or possible or lawful
But we have to and we have to
Laugh because we must and
Stop to look at self and one another but
*Our opponent's never geography (...)*⁵.

L'ex-gardien du Canadien de Montréal Ken Dryden s'en est aussi inspiré dans son livre à succès, *Le match*, paru en 1983 :

Le lendemain, j'y retournai seul cette fois. Pendant une heure ou deux, sans personne pour me regarder et rien pour me distraire, sans entraves et audacieux, joyeusement libre, j'essayais des choses que je n'avais jamais faites auparavant, mes pieds et mes mains découvrant des patrons de jeu inédits et de nouvelles combinaisons. Quand je revins chez moi, j'avais la nette impression d'avoir compris quelque chose d'important. Le hockey au Canada est tributaire des longs hivers nordiques où il n'y avait pas grand-chose à faire. Il est né sur les lacs et les rivières, dans les grands espaces, non organisés, souvent solitaire (...)⁶.

Dans *Country on Ice*, publié en 1987, Doug Beardsley reprend enfin les célèbres paroles de Gilles Vigneault pour dépeindre une scène de son enfance où l'hiver et le hockey se mélangent confusément au gré des bourrasques :

My country is not a country, it's the winter ; it's hockey. I still vividly recall hurrying through my homework after supper so I could meet my friends at the corner precisely at 8:00 p. m. Bundled up against the freezing night, our mother's cold cream covering forehead, lips, nose and cheeks, we made our way over the crunching snow, flight boots kicking through huge drifts that threatened to engulf us. Suddenly, through the swirling snow, we saw our goal: the first arrivals had turned on the string of overhead lights above the rink. The lights swung in the wind like a necklace of beads on a beautiful woman. The ice beckoned, drawing us nearer and nearer like a great white magnet. Our pace quickened, anticipation warmed our blood⁷.

Les visions poétiques d'un hockey naturalisé frappent l'imaginaire et appellent un élan du cœur. Elles peuvent cependant être fortement atténuées à la lumière de plusieurs travaux d'historiens du sport au Canada anglais parus à partir de la fin des années 1980.

Trois rivaux

Les travaux de Morrow, Keyes, Simpson, Cosentino et Lappage, de même que ceux de Metcalfe, suggèrent que d'autres disciplines auraient bien pu ravir au hockey le titre de sport national du Canada au début du xx^e siècle : la crosse et le football. Dans *A Concise History of Sport in Canada*, Don Morrow relate l'étonnante popularité que la crosse a connue au cours de la seconde moitié du xix^e siècle. Près de vingt ans avant que le premier match officiel de hockey ne soit joué à Montréal, un tout autre sport, la crosse, s'était en effet emparé du titre de « sport national ». L'année 1867 marqua la fondation de la National Lacrosse Association (NLA), qui compta dès le départ près de 2 000 membres. Le premier août de la même année, l'éditorial de *The Gazette* avait pour titre « faisons de la crosse notre sport national ». D'autres journaux à Montréal, Toronto et Ottawa emboîtèrent le pas et déclarèrent que la crosse était devenue « le sport national » du Canada. Une rumeur persistante alimentée par le principal meneur du mouvement de la crosse, George Beers, commença à circuler. Un acte accepté par le Parlement avait fait de la crosse le sport national du Canada. Le slogan de la NLA, « Our country and our game », montre la volonté qu'avaient ses dirigeants de réaliser cet objectif. En 1876, 32 ans avant que Toronto ne construise un aréna de hockey ayant une capacité semblable, 8 000 personnes assistèrent au match entre les Montreal Shamrocks et le Toronto Lacrosse club⁸. En 1883, on décida de former une équipe nationale de crosse pour faire la promotion de ce sport à travers l'Europe. Ce fut la toute première équipe de sport de l'histoire canadienne à arborer la feuille d'érable sur son uniforme. En coopération avec le ministère de l'Agriculture, l'équipe emporta avec elle 120 caisses (pesant 660 kilos chacune) contenant des dépliants promotionnels à faire distribuer par les joueurs pour attirer les immigrants. On s'appliquait déjà à bâtir l'image du Canada, dont on vantait les mérites par le truchement de son équipe nationale de crosse. En bref, selon Don Morrow, la crosse était probablement le sport le plus populaire au Canada au milieu des années 1880⁹.

Au début du xx^e siècle, un autre rival sérieux du hockey aurait très bien pu devenir en fin de compte le « sport national » du Canada. Selon Alan Metcalfe, le football canadien était alors tout aussi populaire que le hockey. Reconnu comme un sport canadien en tant que tel et bénéficiant d'une couverture médiatique analogue dans les journaux, il connut une poussée de popularité remarquable jusqu'à la Première Guerre mondiale¹⁰. Si, en 1904, 3 000 spectateurs avaient assisté à la finale de la coupe Grey, ils étaient 12 000 en 1910 et une trentaine de télégraphes avaient transmis le résultat du match aux journaux à travers le Canada. En 1911, l'Université de Toronto décida de construire un stade de football de 12 000 places¹¹, sept ans avant que les Maple Leafs n'évoluent dans l'Arena Garden

pourvu de 8 500 sièges. Pour le moins, la prise de risque financier que requéraient de tels investissements est révélatrice de la confiance que l'on plaçait dans la popularité du football canadien. Il s'agissait bel et bien d'un sérieux concurrent pour le hockey.

Selon Bruce Kidd, il faut ajouter à cela le fait que le hockey était loin de pouvoir garantir un spectacle excitant aux amateurs, même au début des années 1920. Il était alors difficile de prévoir un calendrier, car les arènes munis de glace artificielle étaient rares. Les tempêtes de neige, les redoux, les longs déplacements faisaient qu'on ne pouvait prévoir plus que quelques dizaines de parties par saison, parfois impossibles à compléter. On ne refaisait pas la glace naturelle en cours de partie et la qualité du jeu se dégradait rapidement, tel que l'évoque ce commentaire émis à la suite d'une partie de la finale de Coupe Stanley, au printemps 1920, entre Seattle et Ottawa :

In the second game, both teams suffered with the poor ice conditions, there being large pools of water that made combination play difficult. The third game was contested on a slushy surface that was atrocious. Time and again players would rush with the puck to be relieved of by slush rather than a opponent¹².

Les conditions climatiques rendaient parfois le spectacle atroce, les spectateurs devaient prendre place dans des gradins de bois non chauffés et ayant une capacité limitée. Inhospitalières à cause du froid, les estrades se révélaient en plus hautement inflammables. L'aréna de Westmount par exemple, où évoluait le Canadien de Montréal, brûla en 1918. L'équipe déménagea alors à l'aréna Jubilee, qui brûla à son tour en 1919. À Calgary, l'aréna Sherman brûla en 1915 ; celui des Cougars de Victoria en 1929, puis encore à Vancouver en 1936¹³. Que ce soit du point de vue de la qualité du spectacle, du confort ou de la sécurité, le hockey n'était pas spontanément attrayant. Dans le même ordre d'idées, il ne suscitait pas le même intérêt qu'aujourd'hui dans les médias. Pour renchérir sur les propos de Kidd, ajoutons que l'accueil de la nouvelle ligue professionnelle dans les journaux fut anonyme, voire froid. Le 26 novembre 1917, le journal *La Patrie* fit paraître un entrefilet de quelques lignes au milieu de sa page sportive intitulé simplement : « La National Hockey League voit le jour ». En tête de page, on décrivait plutôt l'éclatante victoire d'Eugène Brosseau, champion amateur des pugilistes d'Amérique, qui aurait la veille « terrassé » un adversaire pour conserver son titre¹⁴. Même scénario au *Devoir* qui, la même journée, dédiait sa nouvelle sportive la plus importante à un autre sport, le billard, et débutait sa page sportive avec la nouvelle : « La saison s'ouvrira le 11 décembre prochain. Les parties de l'Association de billard de Montréal seront disputées le mardi soir »¹⁵. Le *Montreal Herald*, la *Gazette* ou le *Globe and Mail* ne firent pas davantage la une de leur édition du 26 novembre avec la nouvelle de la création de la LNH. Pour en revenir à

Kidd, plusieurs observateurs auraient selon lui critiqué la violence et mis en doute la volonté des joueurs de toujours offrir le meilleur d'eux-mêmes. En 1920, la grande vedette de l'Université de Toronto Bill Box aurait même refusé de signer un contrat dans cette ligue. La LNH n'avait tout simplement pas bonne réputation¹⁶. Comment le hockey alors ravit-il le titre de sport national au football et à la crosse ?

Il est maintenant temps de faire de l'argent

L'arrêt de mort du hockey amateur a été signé le 26 novembre 1917, lorsque les propriétaires de quatre équipes canadiennes déclarèrent publiquement la fondation d'une toute nouvelle ligue de hockey professionnelle, la Ligue nationale de hockey (LNH). Leur objectif principal était tout à fait limpide. S'adressant à Elmer Ferguson, seul journaliste présent à la rencontre convoquée le 22 novembre à l'hôtel Windsor de Montréal, le propriétaire des Sénateurs d'Ottawa, Tommy Gorman, aurait déclaré en faisant référence au fait que le hockey amateur n'allait plus être un obstacle : « Now we can get on with the business of making money »¹⁷. Et c'est exactement ce que les propriétaires se seraient employés à faire. Kidd affirme que c'est le désir de profit qui a guidé chacun des gestes de ces « promoteurs capitalistes », de la fondation de la LNH à aujourd'hui. Tous leurs investissements, tous leurs efforts n'auraient eu pour but que de forger la loyauté des consommateurs et d'engranger les profits¹⁸. Selon Kidd, ils y parvinrent de quatre façons : en procédant à des investissements massifs pour standardiser le jeu, en rendant les arénas confortables et sécuritaires, en modifiant les règlements pour faire du hockey un spectacle époustouflant basé sur la rapidité et en procédant à une mise en marché impitoyable destinée à éclipser la concurrence en terme de visibilité.

C'est dans cet esprit que les propriétaires décidèrent de modifier les règlements du hockey pour le rendre plus rapide, spectaculaire et attrayant pour les consommateurs. On a voulu vendre le maximum de billets de hockey, par exemple, en créant des zones offensives et défensives pour favoriser le maniement du bâton ou en instaurant la substitution des joueurs pour maintenir l'intensité du jeu, non seulement à certains instants, mais pendant toute la partie¹⁹. En d'autres termes, on aurait transformé le hockey pour pouvoir le vendre. Les investissements furent également massifs. En 1923, les propriétaires des Sénateurs d'Ottawa décidèrent de se doter d'un aréna de 10 000 sièges et d'une patinoire produisant de la glace artificielle. Montréal suivit le mouvement en 1924, en construisant un aréna de 9 500 sièges, également capable de produire sa propre glace, le Forum de Montréal, au coût de 1,5 million de dollars²⁰. La même année, Boston construisit le Garden (12 000 places). En 1925, ce fut le tour des Rangers de New York et des Pirates de Pittsburgh (partageant le même

aréna). Ils investirent dans des enceintes modernes dotées respectivement de 17 000 et 10 000 places assises. Le seul amphithéâtre de New York nécessita un investissement de 5 millions de dollars²¹. Suivirent Détroit en 1928 (14 000 places) et Chicago en 1929 (16 500 places!)²². Mais d'autres stratégies ingénieuses auraient aussi été inventées pour rendre le hockey visible, désirable et populaire. À Toronto, dans les années 1920, la direction de l'équipe offrit aux journalistes les statistiques des joueurs déjà compilées, un accès privilégié aux joueurs et des informations inédites. Certains commencèrent à faire du journalisme sportif un emploi à temps partiel. Les Maple Leafs sont encore ceux qui « inventèrent » le camp d'entraînement. Selon Frank Selke, membre de la direction des Leafs, l'habitude de préparer un camp d'entraînement et des matchs préparatoires aurait ainsi surtout été entraînée, non pas par désir de compétitivité, mais parce que cette publicité présaison offrait des avantages indéniables sur le plan de la mise en marché. C'est pour cette raison que les autres équipes auraient rapidement emboîté le pas et imité l'initiative de Toronto. Une autre pratique des promoteurs pour s'assurer que leur équipe de hockey obtienne une couverture adéquate dans les médias était d'en contrôler le contenu en retirant aux journalistes leurs sources d'information et leurs privilèges, par exemple une passe d'accès privilégié à l'aréna, lorsqu'ils rapportaient des propos qui n'étaient pas endossés par les promoteurs, ou lorsqu'on jugeait qu'ils ne parlaient pas suffisamment de l'équipe. Cette pratique a été notamment documentée et répertoriée à Toronto par Bruce Kidd et à Montréal par Bruce MacFerlane²³.

Les manœuvres des propriétaires fonctionnèrent à merveille. Le hockey de la LNH réussit en une dizaine d'années à distancer la crosse et le football pour s'imposer comme sport le plus suivi au Canada. Alors que la NLA était aux prises avec des problèmes de violence et n'avait pas encore réglé la question de l'amateurisme, que le football ne se montrait pas aussi créatif sur le plan de la mise en marché, le hockey de la LNH s'empara du marché sportif au Canada en offrant un jeu standardisé, rapide grâce à la glace artificielle et le plus souvent excitant. C'est en 1927, quand débutèrent les retransmissions radio des matchs du Canadien et des Maple Leafs, que le hockey atteint définitivement le statut de sport le plus populaire. L'auditoire sans précédent partout au Canada qu'obtint la LNH augmenta la légitimité du hockey et le propulsa définitivement au sommet des sports canadiens. Grâce au capital et à des investissements colossaux, les promoteurs du hockey avaient réussi leur pari de vendre le hockey de la LNH. En ce sens, selon Bruce Kidd, ce sont les qualités entrepreneuriales des propriétaires de la LNH qui auraient permis au hockey de devenir beaucoup plus populaire que d'autres sports alors en émergence, à commencer par le football ou la crosse.

Gruneau et Whitson partagent cette opinion. Dans un livre sur le hockey qui fit sensation au Canada anglais au début des années 1990, *Hockey Night in Canada*, ils expliquent que les médias et les promoteurs ont ainsi joué un rôle clé dans le processus de fabrication de l'identité canadienne par le hockey. C'est en multipliant les tentatives de commercialisation au fil des décennies, liant le hockey à la géographie, notamment à l'hiver et à l'identité canadienne, que ces « fabricants de mythes » auraient popularisé le hockey de la LNH²⁴. En fait, les promoteurs et les médias auraient si bien réussi à bâtir de toutes pièces cette culture parallèle que, de nos jours, le simple fait de jouer au hockey ou de regarder une partie de hockey nous lierait à cette communauté imaginée, le Canada²⁵.

La « naturalisation » du hockey aurait en fait créé une amnésie. La population a tout simplement oublié que ce sont des groupes d'intérêts dominants à la recherche de pouvoir et de profits qui ont été à l'origine du mythe canadien du hockey²⁶.

Des années de tourment

D'autres travaux indiquent que les propriétaires d'équipe et les publicitaires n'auraient pas été les seuls à planifier activement la promotion du hockey au Canada. Dans *Sport and Politics in Canada*, Macintosh, Bedecki et Franks estiment que l'exposition grandissante des Canadiens aux sports télévisés à partir des années 1960 aurait poussé le gouvernement du Canada à investir dans les sports, particulièrement le hockey d'élite, et à promouvoir le hockey auprès des Canadiens en tant qu'élément de culture commune. En effet, les humiliations publiques dont ses équipes nationales de hockey étaient victimes depuis que les Jeux olympiques étaient retransmis à la télévision canadienne se seraient avérées trop coûteuses pour l'unité nationale²⁷. Il faut dire qu'avant 1964 les équipes canadiennes de hockey envoyées aux championnats du monde et aux olympiques d'hiver n'étaient pas constituées des meilleurs joueurs de hockey du Canada. C'était plutôt la meilleure équipe de niveau amateur qui s'y rendait. Le gouvernement a commencé à participer à l'absorption des coûts du Comité olympique canadien à partir de 1920²⁸. Mais, au cours des premiers Jeux olympiques, ce sont surtout les municipalités, clubs privés et institutions scolaires qui aidèrent les athlètes canadiens à se développer. Par contre, cela ne couvrait nullement la totalité des coûts. Les athlètes devaient payer pour une multitude de frais comme l'équipement, le voyage, ou encore absorber le manque à gagner en salaire pendant les périodes de compétition. Ceux qui ne pouvaient se déclarer financièrement autonomes étaient tout simplement renvoyés chez eux. Les entraîneurs, quant à eux, étaient le plus souvent des bénévoles²⁹.

Cette situation n'empêcha nullement l'équipe de hockey de l'Université de Toronto de défaire la Suède, la Suisse et la Grande-Bretagne par des pointages de 11-0, 13-0 et 14-0 pour emporter l'or aux deuxièmes Jeux olympiques d'hiver à St-Moritz en 1928³⁰. Dans d'autres disciplines, cependant, la situation ne fut pas aussi réjouissante. Aux Jeux d'été de Los Angeles en 1932, le Canada ne récolta que deux médailles d'or. En prévision des olympiades de Berlin, le chef du Comité olympique canadien, P. J. Mulqueen, plaida en faveur d'un meilleur financement du sport d'élite en février 1936 à la Chambre des Communes :

Canada as a nation cannot afford not to take these Games seriously and must make it possible for her athletes to worthily represent her. I trust that our national leaders will ponder deeply over this situation and take measures to make it possible³¹.

Le Canada commença effectivement à commanditer des athlètes canadiens et à accorder certains montants à l'Association olympique canadienne en 1936. Six athlètes capables de payer leur voyage ont ainsi été nommés sans condition au sein de l'équipe d'athlétisme³². De retour au hockey, lors des championnats du monde de 1937, les Dynamiters de Kimberley gagnèrent leurs neuf matchs par le pointage de 64-0. Au moins, la suprématie canadienne y était toujours incontestable. Mais elle prit fin aux Jeux d'Oslo en 1952 : les Mercury d'Edmonton remportèrent alors la dernière médaille d'or du Canada avant longtemps. Peu de temps après, en 1954, l'Union soviétique prit part en effet à sa première compétition internationale aux championnats du monde de hockey à Stockholm et bouleversa le monde du hockey canadien en pulvérisant les Lyndhursts d'East York par la marque de 7-2. Tous les résultats sportifs canadiens commençaient maintenant à tendre vers la médiocrité. Les récoltes de médailles olympiques furent en effet catastrophiques à Londres en 1948 (3 médailles, aucune d'or) et à Helsinki en 1952 (3 médailles)³³. À Melbourne en 1956 (6 médailles), les performances canadiennes se comparèrent à celles de pays comme l'Iran ou la Bulgarie. Aux Jeux d'hiver de 1956, les Dutchmen de Kitchener-Waterloo terminèrent troisièmes derrière l'URSS et les États-Unis, tandis qu'à ceux de Squaw Valley en 1960 ils prenaient la deuxième place³⁴. Mais l'une des performances canadiennes les plus gênantes eut lieu un peu plus tard cette année-là, lors des Jeux olympiques de Rome en 1960, alors que le Canada se contentait pour toute récolte d'une seule médaille d'argent et que, cette fois, des pays tels que le Pakistan ou l'Éthiopie faisaient mieux. Des millions de Canadiens avaient été témoins de ces humiliantes performances grâce à l'avènement de la télévision. Selon Macintosh, Bedeck et Franks, le gouvernement n'eut alors d'autre choix que d'en tenir compte³⁵. En Europe, la presse associait au hooliganisme les comportements dangereux, brutaux et répréhensibles dont auraient fait

preuve les équipes canadiennes de hockey, particulièrement dans les moments de défaite³⁶.

Nous avons fait le Canada, maintenant, faisons des Canadiens

Toujours d'après les auteurs, le gouvernement se serait alors mis à chercher activement des symboles pour contrecarrer les « forces culturelles »³⁷ qui menaçaient de plus en plus le pays³⁸. L'une des réponses à ces périls aurait été l'investissement dans le sport, destiné à stimuler la création d'une nation culturelle proprement canadienne. Selon Macintosh et Greenhorn, un des efforts particuliers déployés par le gouvernement visa à établir la renommée du hockey canadien sur le plan international. Dès 1949, le secrétaire d'État Lester Pearson avait suggéré que, puisque le sport international était devenu pour les nations un moyen de démontrer leur supériorité, il fallait nécessairement s'adapter à cette réalité³⁹. En 1959, la proposition d'établir un Conseil canadien du sport est revenue souvent à la Chambre des Communes et a même été débattue pendant sept heures au mois de février. Mais le gouvernement resta inflexible et refusa de s'engager significativement dans le financement du sport amateur⁴⁰. La Chambre adopta finalement le projet de loi C-131 qui officialisait l'implication du gouvernement dans le sport amateur et la forme physique en septembre 1961⁴¹. Broom et Baka rapportent un extrait du rapport du Comité d'étude sur les sports au Canada écrit en 1969, traduisant les sentiments impérieux qui avaient alors motivé cette décision :

There was an unspoken all-party attitude that it was essential to do something for Canadian sport, but that such action was politically risky unless fitness could be used as a cover. In other words, it was the righteous armour of fitness that provided the justification for the entry of government into the field of sport⁴².

Puis, on concrétisa en 1962 l'idée de créer une équipe nationale de hockey. Elle représenta le Canada pour la première fois aux Jeux d'Innsbruck en Autriche en 1964⁴³. Cependant, cette première tentative de mousser la fierté canadienne par l'intermédiaire des résultats sportifs internationaux échoua lamentablement. Au hockey, les Canadiens ont été incapables de battre l'URSS, excepté en 1967. En 1969, l'équipe nationale de hockey canadienne affichait toujours un gênant dossier de 6 victoires, 33 défaites et deux nulles contre les Soviétiques. Elle termina cette année-là en 4^e position aux championnats du monde de Stockholm, remportant 4 victoires et subissant 6 revers⁴⁴. Suivant la même tendance, les performances du Canada en compétitions internationales s'étaient également détériorées dans les autres disciplines pendant toute la période 1961-1968. Il devenait évident que l'implication du gouvernement n'était pas encore assez directe et dynamique pour atteindre l'objectif visé.

Hockey Canada et la Série du siècle

Un mémorandum préparé en mai 1966 par le ministère des Affaires extérieures avait proposé, puisqu'on associait le hockey au Canada dans de nombreuses régions de l'Europe, de faire du hockey une arme diplomatique⁴⁵. Autrement dit, l'idée aurait définitivement germé de faire en sorte que le hockey devienne une arme culturelle quelque part entre 1966 et 1969, selon Macintosh et Greenhorn. C'est dans cet esprit qu'aurait été créé Hockey Canada en 1969. Cette corporation à but non lucratif se donna pour mission de gérer et financer l'équipe nationale représentant le Canada dans les compétitions internationales. Selon Jean Harvey et Roger Proulx, son objectif implicite était en fait de promouvoir le nationalisme canadien⁴⁶. Officiellement, toute la politique canadienne en matière de sport était scindée en deux volets, l'un visant à rendre actif l'ensemble des Canadiens, l'autre à financer et à gérer le sport amateur en vue de développer des athlètes de calibre international. Mais lorsque le ministre de la Santé et du Bien-être social présenta la nouvelle politique canadienne en matière de sport en 1970, il apparut que 80% des subventions de l'État seraient dédiées aux programmes de développement du sport d'élite et 20% seulement aux loisirs et à la condition physique des Canadiens⁴⁷. Dans « Une politique du sport au Canada », paru en mars 1970, on affirmait plus clairement que « le fait que nous soyons tous fiers de notre pays (...) donne une autre raison à un effort fédéral important dans le domaine du sport: l'unité nationale »⁴⁸. Pour Harvey et Proulx, ces données indiquent que le gouvernement poursuivait sans aucun doute des objectifs nationalistes en s'immiscant de cette façon dans la gestion du sport.

Peu de temps après la création de Hockey Canada en 1969, son directeur, Alan Eagleson, fut dépêché à Moscou pour démarrer des négociations pouvant mener à la tenue d'un premier projet susceptible de promouvoir le nationalisme canadien: la tenue d'une série de hockey entre le Canada et l'Union soviétique⁴⁹. Le premier ministre Trudeau se rendit lui-même à Moscou en 1971, où il aurait eu avec Brejnev des échanges portant spécifiquement sur le hockey⁵⁰. Le 14^e point du traité de bonne entente qui résulta de cette visite prévoyait l'encadrement d'échanges éventuels en matière de sport⁵¹. En avril 1972, des représentants des deux pays, incluant plusieurs diplomates côté canadien, se réunirent pendant trois jours pour négocier la tenue de la Série du siècle. Vu son importance politique, on se mit notamment d'accord pour que la préparation et l'organisation du tournoi passe, non par l'intermédiaire des associations sportives, mais par celui des bureaux des affaires étrangères respectifs du Canada et de l'URSS. Hockey Canada fut donc obligé de transiter par l'ambassade canadienne à Moscou pour faire acheminer sa correspondance à la délégation russe lorsque cela s'avéra nécessaire. De son côté, le bureau des affaires

publiques, en coordination avec celui du premier ministre et Hockey Canada, établit une liste des personnalités politiques canadiennes qu'il convenait d'associer à l'événement⁵². Finalement, on dévoila à la population le nom de l'équipe au cours de l'été: «Team Canada/Équipe Canada»⁵³. À l'évidence, les considérations en matière de sport passaient derrière les priorités politiques.

La Série du siècle connut un immense succès. Doug Beardsley rappelle avec humour que si 10 millions de Canadiens avaient vu Neil Armstrong faire un grand pas pour l'humanité sur la lune en 1969, en revanche, ce sont plutôt 12 millions d'entre eux qui ont été témoins du but victorieux de Paul Henderson le 28 septembre 1972⁵⁴. Dans le sillage des événements d'Octobre 70 et d'une américanisation galopante, cette série arrivait à point nommé pour le gouvernement canadien. Selon Neil Earle, elle a suscité au sein de la population une adhésion émotive et positive très forte envers l'équipe et envers le Canada. L'auteur cite en exemple l'entrevue accordée par Phil Esposito au terme de la quatrième partie, perdue par le Canada, alors que l'équipe s'était fait copieusement huer. D'après Earle, le cri du cœur lancé par Esposito après la partie aurait constitué un moment «intime» et privilégié entre Canadiens:

To the people of Canada, we're trying our best.... The people boo us. We're all disappointed, disenchanted. I can't believe people are booing us. If the Russians boo their players like some of our Canadian fans – not all, just some – then I'll come back and apologize. We're completely disappointed. I can't believe it. We're trying hard. Let's face facts. They've got a good team. We're all here because we love Canada. It's our home and that's the only reason we came⁵⁵.

Trente ans plus tard, le premier ministre Jean Chrétien confia qu'il s'agissait, selon lui, de la première occasion où les deux peuples fondateurs se découvraient des points en commun⁵⁶. Plusieurs livres et sorties VHS/DVD ont aussi, depuis ce temps, régulièrement souligné les anniversaires de la Série. Le but spectaculaire de Paul Henderson, compté à 34 secondes de la fin de l'ultime partie, a quant à lui été immortalisé sur un timbre de Postes Canada en 1997.

Le gouvernement n'allait pas s'arrêter après un si beau succès et étendit ses initiatives en matière de sport. Harvey et Proulx rappellent que les subventions du gouvernement aux organismes sportifs nationaux ont continué à augmenter de façon exponentielle, passant de 226 369 \$ en 1962 à plus de 50 millions en 1984⁵⁷. Depuis, il n'a pas ménagé ses efforts pour construire et entretenir la perception que les Canadiens partageaient «naturellement» un héritage culturel commun grâce au hockey. Au début des années 1990, comme l'a fait remarquer Tony Patoine, le parlement du Canada a investi la Canadian Broadcast Corporation (CBC) d'une mission sans équivoque: «contribuer au partage d'une conscience et d'une

identité nationales»⁵⁸. La société d'État aurait notamment rempli son mandat par le truchement de l'émission *Hockey Night in Canada*. La liaison entre les correspondants de toutes les villes canadiennes où se déroulent au même moment des parties de hockey pendant les entractes⁵⁹, la création en 2001 du *Hockey Day in Canada*, diffusant pendant 12 heures le quotidien partagé de Canadiens d'un bout à l'autre du pays, ou alors les harangues patriotiques du commentateur Don Cherry pour soutenir les soldats canadiens en Afghanistan témoigneraient, selon Patoine, des efforts de la société d'État de participer à la construction d'une identité nationale commune⁶⁰. Quant à Équipe Canada, il semble que sa popularité ne fasse qu'augmenter. La finale de hockey aux Jeux olympiques de Vancouver en 2010 a été l'émission la plus écoutée de l'histoire de la télédiffusion canadienne, enregistrant un auditoire de 16,6 millions de téléspectateurs⁶¹.

Les créations de Hockey Canada et de la Série du siècle apparaissent sous un tout autre jour grâce aux contributions de Macintosh et Greenhorn, Harvey et Proulx, Broom et Baka, notamment. Ils suggèrent qu'Équipe Canada aurait en fait été utilisée pour, selon l'expression d'Andrew Wernick, «servir de support à la communication d'un message promotionnel»⁶², l'unité nationale. La frontière entre «le spectacle et la mise en marché»⁶³, entre la promotion d'un sport et celle d'un pays, voire d'une identité nationale, y aurait été extrêmement ténue. Cette opinion est également partagée par Bruce Kidd. Les motivations politiques du gouvernement fédéral accompagnant les efforts de développement du sport d'élite depuis les années 1960 auraient visé l'unité nationale grâce au hockey. Plus spécifiquement, son but aurait été de faire en sorte que le hockey devienne le symbole «naturel» d'un seul Canada⁶⁴. Forger le mythe du hockey se serait en ce sens avéré extrêmement utile pour contrer les forces culturelles menaçant son existence. De leur côté, les promoteurs auraient aussi habilement utilisé le hockey par le biais des médias, notamment la télévision, pour façonner une certaine image d'une hypothétique culture canadienne commune et naturalisée, fondée sur le hockey, dans le but de vendre le plus de produits possible en les associant au hockey. De nos jours, nous pourrions citer en exemple les beignes et le café de la compagnie *Tim Horton's* ou l'équipement de hockey du groupe *Sport Experts*.

Quel hockey est « en nous » ?

D'après de nombreux historiens du sport au Canada anglais, tels Gruneau et Whitson, Kidd, Macintosh, Harvey et Proulx, Patoine, l'importance que le hockey a prise dans la culture populaire aurait été largement fabriquée par des individus en position de pouvoir dont les intérêts convergents ont bénéficié de la propagation d'un mythe inventé. Le hockey ne se serait pas

largement diffusé en raison des contacts fréquents et privilégiés que les Canadiens entretiendraient avec l'hiver et la popularité du hockey n'aurait donc rien de naturel. Elle ne serait pas née spontanément du froid et des grands espaces et n'aurait pas pour cause le partage de valeurs canadiennes liées à la géographie. Bien au contraire, le hockey au Canada serait devenu populaire à partir du moment où on a réussi à neutraliser la nature, en faisant en sorte qu'il soit joué à l'intérieur dans un environnement contrôlé, non pas naturel, mais artificiel. Le hockey de la LNH en particulier devrait son exceptionnelle popularité à l'ingéniosité, aux talents d'entrepreneurs et aux investissements massifs en capitaux de ses promoteurs. Il aurait autant à voir avec la nature que le basket-ball aux États-Unis, les propriétaires ayant fait plus que leur part pour le rendre populaire. Quant au gouvernement, il aurait injecté des centaines de millions de dollars depuis les années 1960 dans Hockey Canada, des événements ponctuels comme la Série du siècle ou le Hockey Day in Canada, dans l'émission *Hockey Night in Canada*, par le biais de ses partenaires commerciaux comme Tim Horton's, pour entretenir la perception qu'il existait une identité canadienne « naturelle » partagée par tous les Canadiens du simple fait de se mettre à jouer au hockey.

Le Canada est-il « en nous » dès que nous regardons une partie de hockey ? Il serait intéressant de poser la question de la perspective québécoise. Des pistes de recherche existeraient-elles dans cette direction ? Revenons à la Série du siècle, l'événement culminant qui aurait mené à la création d'une culture partagée par tous les Canadiens. Il est par exemple possible de déceler des éléments témoignant d'une lutte culturelle entourant sa signification dans le mémoire de Pierre-Luc Beauchamp et un livre de Simon Richard portant sur la Série du Siècle. Beauchamp le constate lui-même à un certain moment, les références culturelles exposées dans les médias étaient significativement différentes au Québec, d'une part, et dans le reste du Canada, d'autre part, pendant cette Série :

La défaite surprise du Canada le 2 septembre amène les journalistes anglophones à mettre en doute la pérennité d'institutions et de références liées aux valeurs canadiennes comme les Rocheuses (nature, nordicité), Laura Secord (courage) ou la famille royale britannique (noblesse). Il est difficile d'expliquer l'absence de références semblables dans les journaux francophones, sinon par le fait que le Québec dispose de références culturelles propres et qui ne cadrent pas nécessairement avec l'idée que les médias projettent d'Équipe Canada⁶⁵.

Beauchamp ajoute que « le héros de la soirée varie parfois selon qu'un quotidien est anglophone ou francophone »⁶⁶. Effectivement, le 5 septembre, au lendemain de la deuxième partie remportée par le Canada, Red Fisher, du *Montreal Star*, intitulait son article « donnez tout le crédit à Wayne Cashman pour celle-là »⁶⁷. Le journal *The Gazette* imita le *Star* et

attribua les mérites de la victoire à celui que l'analyste de CTV Howie Meeker avait surnommé « Mr Mean »⁶⁸. Au journal *La Presse*, par contre, on avait fait une lecture toute différente de la partie et on désigna plutôt le rapide et, surtout, francophone Yvan Cournoyer comme responsable de la victoire canadienne⁶⁹. De son côté, *Le Journal de Montréal* n'aurait pas non plus hésité à publier des opinions divergentes remettant en cause l'unité et l'identité canadiennes tout au long de la série selon Beauchamp, par exemple celle de cette résidente de Sept-Îles : « Ç'aurait été plus intéressant si on nous avait présenté une ligue du Québec contre les Russes. Je ne sais pas pantoute qui va gagner la Série. Ça me laisse totalement indifférente »⁷⁰. Dans le même article, un résident déclara que, malgré la série, il se définissait comme Québécois et non comme Canadien. Enfin, parlant de l'ultime victoire comme de la Série en général, Beauchamp affirme que si les journaux anglophones, notamment le journal *The Gazette*, avaient été particulièrement dithyrambiques, les quotidiens francophones *La Presse* ou *Le Journal de Montréal* se seraient au contraire montré beaucoup plus sobres, posés, critiques et auraient mis l'accent sur le résultat sportif⁷¹ sans le lier directement à l'unité nationale⁷².

Ces indices laissent croire que la Série du siècle pourrait avoir historiquement signifié tout autre chose pour nombre de Québécois que pour les Canadiens. Certainement, ils sont le signe qu'une contre-culture vivante et dynamique a existé au Québec, même en matière de hockey, et même pendant la Série du siècle. Affirmer que le hockey unit tous les Canadiens en dit long sur la notion dominante de ce qui constituerait l'identité canadienne, soit celle des anglophones blancs et masculins, souligne Mary Louise Adams dans *Artificial Ice*. Que deviennent alors ceux qui ne s'intéressent pas à ce sport, soit une grande partie des gens vivant au Canada ?⁷³ Dans le même sens, il n'est pas non plus inutile de rappeler que le Club de hockey Canadien a historiquement symbolisé la capacité des nations canadienne-française et québécoise à exister et à connaître du succès en étant conforme à leur caractère francophone. L'historiographie portant sur cette question, de plus en plus volumineuse depuis la fin des années 1990, est pratiquement unanime à ce sujet⁷⁴. De plus, lorsque le Canadien de Montréal a été composé d'au moins 50 % de joueurs francophones, il a remporté la Coupe Stanley presque une fois sur deux au cours de son histoire. Autrement, ses succès ont été semblables à ceux des autres équipes d'origine de la Ligue nationale de hockey⁷⁵. Cela traduirait-il un sentiment d'appartenance proprement québécois ? Le hockey est-il « en nous » ? Si oui, lequel ? Le débat est lancé.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. La production universitaire portant sur l'identité québécoise au hockey viendra surtout à partir des années 2000. Voir notamment Emmanuel Lapierre,

- À toi pour toujours? Le Canadien de Montréal comme enjeu national d'une guerre culturelle, mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université de Montréal, 2012, 120 p. ; Audrey Laurin-Lamothe, « La culture se joue-t-elle ici ? Les implications de la corporation du Canadien de Montréal dans la société québécoise », p. 93-106, dans Audrey Laurin-Lamothe et Nicolas Moreau (dir.), *Le Canadien de Montréal. Une légende repensée*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011 ; Anouk Bélanger et Fannie Valois-Nadeau, « Entre l'étang gelé et le Centre Bell ou comment retricoter le mythe de la Sainte-Flanelle », p. 73-93 dans Normand Baillargeon et Christian Boissinot (dir.), *La vraie dureté du mental : hockey et philosophie*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 262 p. ; Fanny Valois-Nadeau, *Quand le cœur a ses raisons. Analyse de la construction mythique du club de hockey Le Canadien de Montréal*, mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Université du Québec à Montréal, 2009, 148 p. ; Tony Patoine, *Sport et nationalisme, Une perspective québécoise et canadienne*, mémoire de maîtrise, Département de philosophie, Université de Montréal, 2008, 119 p. ; Julie Perrone, « The King Has Two Bodies: Howie Morenz and the Fabrication of Memory », *Sport History Review*, no. 41, 2010, p. 95-110 ; Christian Poirier, « Hockey et identité au Québec: l'évolution contrastée d'un sport « national » », dans Jean-Pierre Augustin et Christian Dalair (dir.), *Jeux sports et francophonie. L'exemple du Canada*, Pessac, Maison des sciences d'Aquitaine, 2007, 268 p. ; Benoît Melançon, *Les yeux de Maurice Richard. Une histoire culturelle*, Fides, 2008 (2006), 312 p. ; Monika Sniec, *Les Canadiens de Montréal vus par les fans : une exploration en trois temps*, mémoire de maîtrise, Département de communication, Université de Montréal, 2004, 118 p. ; Lisa Anne Gunderson, *Memory, Modernity, and the City: An Interpretative Analysis of Montreal and Toronto's Respective Moves From Their Historic Professional Hockey Arenas*, mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Université de Waterloo, 2004, 161 p. ; Suzanne Laberge, « L'affaire Richard/Campbell. Le hockey comme vecteur de l'affirmation francophone québécoise », dans Audrey Laurin-Lamothe et Nicolas Moreau (dir.), *op. cit.*, p. 13-29 ; Anouk Bélanger, *Where Have the Ghosts Gone? Sport Venues and the Political Economy of Memory in Montreal*, thèse de doctorat, Département de communication, Université Simon Fraser, 1999, 217 p. ; David Di Felice, *The Richard Riot. A Socio-historical Examination of Sport, Culture, and the Construction of Symbolic Identities*, mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université Queen's, 1999, 217 p. ; Anouk Bélanger, *Le hockey au Québec : un milieu homosocial au cœur du projet de subjectivation nationale*, mémoire de maîtrise, Département de sociologie, Université de Montréal, 1995, 114 p. ; François Black, *Évolution de l'image projetée par le Club de Hockey Canadien depuis ses origines jusqu'au mythe de la tradition glorieuse*, mémoire de maîtrise, Département d'éducation physique, Université de Montréal, 1992, 101 p.
2. Harold Innis, *The Fur Trade in Canada: An Introduction to Canadian Economic History*, Toronto, University of Toronto Press, 1999, p. 392-393.
 3. Margaret Atwood, *Essai sur la littérature canadienne*, traduit de l'anglais par Hélène Filion, Montréal, Boréal, 1987 (1972), p. 32-33.
 4. Pour approfondir le thème du hockey, de l'identité et de la littérature canadienne, nous suggérons l'excellent livre de Michael Buma, *Refereeing Identity:*

- The Cultural Work of Canadian Hockey Novels*, Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 2012, 324 p. L'introduction et le chapitre 3 sont particulièrement éclairants. Voir également, Jason Blake, *Canadian Hockey Literature. A Thematic Study*, Toronto, University of Toronto Press, 2010.
5. Alfred Purdy, *The Cariboo Horses*, Toronto/Montréal, McClelland and Stewart Limited, 1972 (1965), p. 61.
 6. Ken Dryden, *Le match*, traduit de l'anglais par Patrice Nadeau, Varennes, Éditions ADA, 2008 (1983), p. 196.
 7. Doug Beardsley, *Country on Ice*, Markham, Paperjacks, 1988 (1987), p. 32.
 8. Don Morrow, Mary Keyes, Wayne Simpson, Frank Cosentino et Ron Lappage, *A Concise History of Sport in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 1989, p. 49-55.
 9. Don Morrow, *op. cit.*, p. 62-64.
 10. Alan Metcalfe, *Canada Learns to Play. The Emergence of Organized Sport, 1870-1914*, Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1987, p. 54.
 11. Alan Metcalfe, *op. cit.*, p. 59.
 12. Charles Coleman, *The Trail of the Stanley Cup*, vol. 1, p. 375-376 dans Bruce Kidd, *The Struggle for Canadian Sport*, Toronto, University of Toronto Press Incorporated, 1996, p. 197.
 13. Bruce Kidd, *The Struggle for Canadian Sport, op. cit.*, p. 185.
 14. Anonyme, « La National Hockey League voit le jour », *La Patrie*, Montréal, 27 novembre 1917, p. 6.
 15. Anonyme, « La saison s'ouvrira le 11 décembre prochain. Les parties de l'Association de billard de Montréal seront disputées le mardi soir », *Le Devoir*, Montréal, 27 novembre 1917, p. 6.
 16. *Ibid.*, p. 185.
 17. Brian McFarlane, *50 Years of Hockey. An Intimate History of the National Hockey League*, Toronto, Pagurian Press Limited, 1967, p. 26.
 18. Bruce Kidd, *The Struggle for Canadian Sport, op. cit.*, p. 184-185.
 19. *Ibid.*, p. 209-210.
 20. Claude Mouton, *Toute l'histoire illustre et merveilleuse du Canadien de Montréal*, Montréal, Les éditions La Presse limitée, 1986, p. 109.
 21. Bruce Kidd, *The Struggle for Canadian Sport, op. cit.*, p. 207.
 22. *Ibid.*, p. 198-199.
 23. *Ibid.*, p. 219.
 24. Richard Gruneau et David Whitson, *Hockey Night in Canada*, Toronto, Garamond Press, 1993, p. 137.
 25. Gruneau et Whitson, *op. cit.*, p. 214.
 26. Gruneau et Whitson, *op. cit.*, p. 6 et p. 133.
 27. Donald Macintosh, Tom Bedecki, C. E. S. Franks, *Sport and Politics in Canada*, Kingston et Montréal, McGill-Queen's University Press, 1987, p. 13.
 28. Eric F. Broom et Richard S. P. Baka, *Canadian Governments and Sport*, Vanier, The Canadian Association for Health, Physical Education and Recreation (CAHPER), 1979 [?], p. 2.
 29. Bruce Kidd, *The Political Economy of Sport*, Vanier, The Canadian Association for Health, Physical Education and Recreation (CAHPER), Sociology of Sport Monograph Series, 1979 [?], p. 50.

30. Bruce Kidd, John Macferlane, *The Death of Hockey*, Toronto, New Press, 1972, p. 74.
31. Bruce Kidd, *Struggle for Canadian Sport*, *op. cit.*, p. 234.
32. Bruce Kidd, *The Political Economy of Sport*, *op. cit.*, p. 50-51.
33. Tous les résultats olympiques depuis 1896 sont disponibles sur le site officiel du Mouvement Olympique.
34. Bruce Kidd et John Macferlane, *The Death of Hockey*, *op. cit.*, p. 74-77.
35. Macintosh et Bedeck, *op. cit.*, p. 12.
36. Donald Macintosh et Donna Greenhorn, « Hockey Diplomacy and Canadian Foreign Policy », *Journal of Canadian Studies*, vol. 28, no. 2, automne 1993, p. 99-100.
37. Nommément le nationalisme québécois et l'impérialisme culturel américain.
38. Macintosh et Bedeck, *op. cit.*, p. 74.
39. Donald Macintosh et Donna Greenhorn, *op. cit.*, p. 98.
40. Eric F. Broom et Richard S. P. Baka, *op. cit.*, p. 4-5.
41. Macintosh et Bedeck, *op. cit.*, p. 10.
42. Eric F. Broom et Richard S. P. Baka, *op. cit.*, p. 10.
43. Bruce Kidd et John Macferlane, *The Death of Hockey*, *op. cit.*, p. 81.
44. Bruce Kidd et John Macferlane, *op. cit.*, p. 82.
45. Donald Macintosh et Donna Greenhorn, *op. cit.*, p. 100.
46. Jean Harvey et Roger Proulx, *Le sport et l'État au Canada*, p. 93-121, dans Jean Harvey et Hart Cantelon (dir.), *Sport et pouvoir. Les enjeux sociaux au Canada*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 104-105.
47. Jean Harvey et Roger Proulx dans Harvey et Cantelon, *op. cit.*, p. 99.
48. J. Munro, *Une politique du sport au Canada*, Gouvernement du Canada, ministère de la Santé nationale et du bien-être social, mars 1970, dans Harvey et Cantelon, *op. cit.*, p. 99.
49. Simon Richard, *La série du siècle. Septembre 1972, Chronique d'une épopée extraordinaire*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2002, p. 48.
50. Donald Macintosh et Donna Greenhorn, *op. cit.*, p. 105.
51. Simon Richard, *op. cit.*, p. 48.
52. Donald Macintosh et Donna Greenhorn, *op. cit.*, p. 107.
53. Scott Young, *War on Ice. Canadian International Hockey*, Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1976, p. 167.
54. Doug Beardsley, *op. cit.*, p. 23.
55. Neil Earle, « Hockey as Canadian Popular Culture: Team Canada 1972, Television and the Canadian Identity », *Journal of Canadian Studies*, vol. 30, no. 2, 1995, p. 117.
56. Isabelle Rodrigue, « La "vraie" équipe Canada est de retour à Moscou », *Presse Canadienne*, dans *Le Devoir*, samedi 16 février 2002, p. A12.
57. Jean Harvey et Roger Proulx, *op. cit.*, p. 103.
58. Tony Patoine, « On est Canayen ou ben on l'est pas. Hockey, nationalisme et identités au Québec et au Canada », dans Normand Baillargeon et Christian Boissinot (dir.), *op. cit.*, p. 11, note 3.
59. Tony Patoine, propos recueillis lors de la conférence « Hockey et nationalisme », Grande Bibliothèque de Montréal, 10 novembre 2010, salle M-450.
60. Tony Patoine, dans Baillargeon et Boissinot, *op. cit.*, p. 12-13.

61. La Presse Canadienne, 12 mars 2010, disponible au <http://www.cyberpresse.ca/sports/hockey/201003/12/01-4260187-la-finale-canada-etats-unis-a-etabli-un-record-dauidience.php>.
62. Normand Bourgeois, David Whitson, «Le sport, les médias et la marchandisation des identités», *Sociologie et sociétés*, vol. 27, no. 1, printemps 1995, p. 155.
63. Normand Bourgeois et David Whitson, *op. cit.*, p. 155.
64. Bruce Kidd, «Dependency and the Canadian State», p. 282-303, dans Hart Cantelon, Richard Gruneau, *Sport, Culture and the Modern State*, p. 298.
65. Pierre-Luc Beauchamp, *Le sport et l'identité collective au Canada: La Série du siècle de 1972*, mémoire de maîtrise, Département d'histoire, Université du Québec à Montréal, 2005, p. 68-69.
66. *Ibid.*, p. 68.
67. Simon Richard, *La série du siècle. Septembre 1972, chronique d'une épopée extraordinaire*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 2002, p. 119.
68. *Ibid.*, p. 114.
69. Pierre-Luc Beauchamp, *op. cit.*, p. 68.
70. Jacynthe Richard et Marc Lahaie, «Ce qu'ils pensent de la débandade», *Le Journal de Montréal*, 4 septembre 1972, p. 4, dans Pierre-Luc Beauchamp, *op. cit.*, p. 84.
71. *Ibid.*, p. 74-75.
72. *Ibid.*, p. 84.
73. Mary Louise Adams, «The Game of Whose Lives? Gender, Race, and Entitlement in Canada's "National" Game», p. 71-84, dans David Whitson et Richard Gruneau, *op. cit.* p. 75.
74. Sur cette question, voir particulièrement Emmanuel Lapierre, «Nationalisme culturel et performance dans l'histoire du Canadien de Montréal, 1926-2012. Une étude de cas», *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 15, no. 1-2, 2012, p. 321.
75. *Ibid.*, p. 317-335.